



**HAL**  
open science

## Engagez-vous, reengagez vous dans les études sur le swahili d'aujourd'hui !

Marie-Aude Fouéré

### ► To cite this version:

Marie-Aude Fouéré. Engagez-vous, reengagez vous dans les études sur le swahili d'aujourd'hui!. Cahiers d'études africaines, 2015, 219 (3). <halshs-01493018>

**HAL Id: halshs-01493018**

**<https://shs.hal.science/halshs-01493018v1>**

Submitted on 25 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Celui pour qui le swahili (ou kiswahili)<sup>1</sup> est un instrument d'enquête et non un objet d'étude parle de cette langue à partir d'une position inconfortable. Ceci est d'autant plus vrai lorsque les propos qu'il tient s'adressent aux spécialistes en études swahili<sup>2</sup>. Cet inconfort qui est le mien – en tant qu'anthropologue travaillant depuis une quinzaine d'années en Tanzanie continentale et à Zanzibar et menant mes enquêtes principalement dans cette langue qui n'est pas ma langue maternelle –, j'essaierai d'en faire une position critique pour interroger ce qui, dans le champ des études swahili, équivaut à des points aveugles de la recherche. L'objet de cette chronique bibliographique est une série d'ouvrages parus dans le cadre d'un programme de recherche financé par l'Agence Nationale pour la Recherche (ANR) entre la fin 2007 et la mi-2012. Intitulé « Les dimensions de l'objet swahili : textes et terrains », il était porté par les professeurs Alain Ricard (directeur de recherche au CNRS, philologue et historien des littératures de l'Afrique) et François Bart (professeur de géographie émérite à l'Université Bordeaux Montaigne). Cette ANR visait à porter un regard neuf sur cette langue en s'intéressant à ses dimensions géographiques, sociales et culturelles plus qu'à ses aspects strictement linguistiques<sup>3</sup>. Les intentions des porteurs de ce programme rappellent ce cri d'alarme autrefois lancé par Pierre Alexandre, le fondateur des études swahili modernes en France et enseignant de langues bantu à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO, ou Langues'O), que j'emprunte pour intituler cette chronique : « Engagez-vous, reengagez-vous »<sup>4</sup> dans les études swahili contemporaines, car il y a tant à faire et à connaître. La présentation des ouvrages issus de cette ANR me permet de développer une réflexion plus vaste sur les études swahili, en tant que domaine de recherche spécialisé ayant trait à ce qui se dit et s'écrit sur la langue swahili.

*Le kiswahili, une langue moderne* (2009) par Alain Ricard fait office de guide et de manifeste au sein de cette série de publications<sup>5</sup>. L'auteur ne se contente pas de faire un état des lieux des connaissances linguistiques, socio-historiques et littéraires sur cette langue, et de témoigner de ses usages contemporains en Afrique de l'Est. Il invite surtout à s'intéresser autrement au swahili en prenant acte du fait que cette « langue enseignée, grammaticalisée, littérisée (...) » depuis longtemps « n'intéresse plus beaucoup les linguistes africains » (p. 13). Comment continuer à étudier une langue qui a déjà fait l'objet de nombreux dictionnaires et traités linguistiques ; qui s'écoute à l'international sur la BBC, Deutsche Welle, Radio Moscou ou encore Radio Pékin ; qui est aujourd'hui langue officielle en Tanzanie, au Kenya et en Ouganda, langue nationale en République Démocratique du Congo où elle est aussi la seconde langue véhiculaire la plus parlée après le lingala, et langue largement pratiquée au Burundi et au Rwanda ; qui est la plus étudiée sur le continent africain et dans le monde ; et enfin dont on estime le nombre de locuteurs à 80 voire 100 millions ? Quelles nouvelles connaissances produire qui viennent apporter un souffle nouveau aux études swahili, et puissent inspirer les spécialistes d'autres langues africaines ? Le renouveau,

<sup>1</sup> Dans cette chronique, j'utilise le terme français « swahili », d'usage courant, plutôt que celui de « kiswahili », même si ce dernier se rencontre de plus en plus fréquemment dans les écrits universitaires en français sur cette langue. Dans sa forme adjectivale, il ne sera pas accordé (par exemple, les études « swahili », et non « swahilies »). Je ferai de même pour le terme « bantu », parlant par exemple des langues « bantu » (et non « bantoues », comme on le rencontre le souvent).

<sup>2</sup> Je tiens à remercier Maëline Le Lay pour la relecture avisée de ce texte et ses suggestions. Je reste seule responsable des opinions que j'avance.

<sup>3</sup> Se référer aussi au numéro 40 des *Cahiers d'Afrique de l'Est* de l'Institut français de recherche en Afrique (IFRA) de Nairobi intitulé « Horizons swahili » et paru en 2009.

<sup>4</sup> Voir la conclusion de Pierre Alexandre dans *Langues et langages en Afrique noire* (1967), citée par Alain Ricard dans *Le kiswahili, une langue moderne...* (2009), p. 15. Ce cri d'alarme visait alors la linguistique africaine dans son ensemble.

<sup>5</sup> Voir aussi ma précédente recension de cet ouvrage dans le numéro 205 des *Cahiers d'études africaines* paru en 2012.

nous dit Alain Ricard, passera par une approche pluridisciplinaire de la langue qui rende compte de sa diffusion dans la région est-africaine et de sa vitalité dans les arts, les médias, la rue, la politique, la technique. Il s'agit de combiner linguistique, sociolinguistique, sociologie, anthropologie, géographie et science politique pour cerner un « objet d'un type nouveau » : cet objet, c'est le swahili comme « langue moderne » c'est-à-dire comme « langue standardisée, utilisée dans la vie courante, capable de dire le monde technique, indépendante des religions et des nations particulières et en somme, susceptible d'être utilisée dans une région de l'Afrique pour dire le monde d'aujourd'hui » (p. 6). L'Union Africaine, institution panafricaine, l'a adoptée comme langue officielle aux côtés de l'anglais, du français, du portugais et de l'arabe. Le swahili d'aujourd'hui est donc un lieu d'observation des dynamiques sociales, économiques et politiques en Afrique orientale, notamment des constructions identitaires à géométrie variable, qui s'énoncent et s'opèrent avec « les mots fabriqués dans les bureaux et les mots inventés dans la rue » (p. 29). L'objet des études swahili contemporaines, ce sont les créations verbales, les inventions textuelles, les compositions et recompositions langagières dans les différents contextes sociaux qui les rendent possibles.

Le pari de revigorer les études swahili par le déploiement d'une approche pluridisciplinaire qui traite de la langue en acte n'allait pas de soi dans le champ français. Pas seulement parce qu'il conviendrait, une nouvelle fois, de déboulonner « un certain nombre de canards », pour citer à nouveau Pierre Alexandre<sup>6</sup>, et s'opposer aux préjugés ayant encore la vie dure selon lesquels les langues africaines seraient essentiellement tournées vers le concret et ne sauraient exprimer des notions abstraites, qu'elles n'auraient pas de grammaire, ou qu'elles seraient inadaptées à la vie moderne. Pour Alain Ricard, les études swahili françaises sont restées fortement arrimées à l'orthodoxie linguistique de la fin du XIX<sup>ème</sup> et d'une grande partie du XX<sup>ème</sup> siècle. Cette orthodoxie était caractérisée par une approche figée des langues abstraites de leur contexte de production et de développement où prévalaient des impératifs de typologie et de description formelle, et d'une littérature classique axée sur les productions écrites élitaires. En outre, les études swahili se sont maintenues dans le giron de l'orientalisme en s'obstinant à voir cette langue bantu comme un simple dérivé créolisé de la langue arabe – réduisant *in fine* sa vitalité interne à des processus exogènes à l'Afrique continentale – et à faire de la civilisation swahili un avatar d'une civilisation arabe issue de la Péninsule Arabique, principalement du sud du Yémen actuel et d'Oman. Alors que beaucoup de non spécialistes du swahili continuent à percevoir les études swahili comme une variété d'orientalisme où trône le mythique archipel de Zanzibar<sup>7</sup> avec ses palais des mille et une nuits, ses réseaux commerçants d'esclaves et d'ivoire et ses plantations d'épices, il devient urgent, affirme Alain Ricard, que la recherche sorte de son repli littoral et insulaire est-africain et de son tropisme élitair et normalisé pour s'emparer de ce qui définit le swahili d'aujourd'hui, à savoir son caractère continental, populaire et créatif. La recherche française sur le swahili, hantée par ce « mirage orientaliste côtier » (p. 97), est restée particulièrement à la traîne de ce tournant à la fois thématique, méthodologique et théorique qui a pourtant été pris depuis bientôt deux décennies par les études swahili dans le reste de l'Europe et aux Etats-Unis.

Les différents travaux menés dans le cadre du programme ANR Swahili illustrent les efforts de rattrapage de la recherche française dans le cadre de cette nouvelle épistémè sur le swahili. Il s'est tout d'abord agi de rendre accessibles des travaux majeurs restés peu connus des étudiants et des chercheurs francophones alors même qu'ils sortent de l'approche orthodoxe côtière et orientaliste. C'est ce que permet la traduction par François Devienne de l'ouvrage de David P. B. Massamba, *Histoire de la langue swahili* (2012), initialement paru en swahili en 2002. Comme le

<sup>6</sup> Pierre Alexandre, *Langues et langages...*, op.cit., p. 42-43.

<sup>7</sup> Je rappelle ici que c'est le dialecte de l'île d'Unguja (Zanzibar), ou *kiunguja*, qui a été retenu comme langue de référence pour construire le swahili standard, notamment en raison de la position commerciale privilégiée de l'archipel (Ricard, p. 32 citant notamment Sacleux, 1939, p. 2), alors qu'il jouissait d'un prestige littéraire moindre par rapport aux autres parlers swahili de la côte est-africaine, imprégnés de tradition poétique, comme à Mombasa ou à Lamu. Les premières étapes de la standardisation du swahili au Tanganyika débutèrent au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle et furent menées par les deux puissances européennes qui ont successivement colonisé ce territoire, l'Allemagne puis le Royaume-Uni.

rappelle, dans la préface, l'actuelle directrice du département de swahili à l'université de Bayreuth et professeure en littérature africaine, Clarissa Vierke, Massamba propose « un livre de poids » (p. 5) en raison de son érudition en linguistique historique et dans des disciplines comme l'archéologie et la sociolinguistique, mais aussi par la thèse qu'il défend, à savoir que le swahili se serait développé plus ou moins simultanément dans les différents établissements humains de locuteurs de langue bantou arrivés sur la côte d'Afrique de l'Est avant le III<sup>e</sup> siècle ; les contacts et interactions entre ces groupes auraient fait converger ces langues vers des variétés suffisamment proches pour qu'elles puissent être regroupées sous le qualificatif de swahili<sup>8</sup>. Ce scénario, que Massamba nomme la « théorie de la divergence-convergence » (voir les chapitres 1 et 5 notamment), s'oppose au paradigme habituel du développement linguistique selon lequel une langue source se ramifie en plusieurs variétés, créant au fil du temps un continuum dialectal. Si l'ouvrage invite les spécialistes du swahili et des langues bantou à s'engager dans des échanges argumentés en histoire linguistique, il doit aussi, pour être compris, être replacé dans le cadre plus large des débats politiques, et politisés, sur l'autochtonie et l'allochtonie en Afrique de l'Est, ainsi que sur la promotion du swahili comme instrument du nationalisme tanzanien. On rappelle que la construction et la diffusion du swahili standard fut, en Tanzanie, une « entreprise éminemment politique » (Ricard, p. 41) liée aux efforts de construction nationale postcoloniale. A cet égard, il est significatif que Massamba fut longtemps le directeur de l'Institut de recherche sur le swahili (TUKI) de l'Université de Dar es Salaam, instrument officiel de standardisation et de promotion du swahili standard en Tanzanie. Pour Clarissa Vierke, *Histoire de la langue swahili* doit aussi être vu comme un « plaidoyer » (p. 13) qui cherche à promouvoir une définition de la swahilité fondée sur l'usage de la langue plus qu'en référence à d'autres marqueurs culturels ou qu'à l'aune de reconstructions historiques sur le peuplement côtier<sup>9</sup>, souvent hasardeuses et toujours âprement discutées par les spécialistes<sup>10</sup>.

Le projet de redéfinir l'identité swahili et tanzanienne en association avec une réinvention de la langue swahili est aussi à l'ordre du jour chez la plupart des écrivains et romanciers en Tanzanie au sortir de l'indépendance. Comme le montre Xavier Garnier dans *Le roman swahili. La notion de « littérature mineure » à l'épreuve* (2006) – dont la traduction en anglais sous le titre *The Swahili Novel. Challenging the Idea of 'Minor Literature'* (2013) est à mettre au compte de l'ANR Swahili –, le développement de la fiction en prose en swahili s'opère en rupture avec les canons de l'ancienne littérature swahili, opposant les « traditionalistes » et les « modernistes », tels les Anciens et les Modernes<sup>11</sup>. Le genre romanesque qui naît alors trouve son impulsion dans l'idée qu'il est nécessaire, selon la métaphore de Deleuze et Guattari, de « déterritorialiser le kiswahili » (p. 11, dans la version française) pour mieux le reterritorialiser. Il s'agissait donc de dégager le swahili du carcan orientaliste et côtier qui l'enserrait, notamment celui associé à la poésie usant du mètre classique du genre *utenzi*, pour redéployer et actualiser cette langue à l'échelle du territoire tanzanien, processus impliquant au passage d'oser « malmener la langue » (p. 13). Les œuvres analysées par Xavier Garnier témoignent du fait que la littérature swahili postcoloniale, qui se veut

<sup>8</sup> S'inscrivant dans la lignée des travaux qui ont mis à mal l'hypothèse longtemps défendue que le swahili serait une langue métisse – mélange de langue bantou et de langue arabe – ou un pidgin, Massamba cherche à démontrer les fondements idéologiques d'une telle hypothèse en reprenant, et déconstruisant, les arguments qui la sous-tendent.

<sup>9</sup> Cette conception prend place dans le cadre de ce qui fut appelé le « débat littéraire » en Tanzanie dans les années 1970 ; elle s'oppose à la position défendue notamment par T.Y. Sengo selon laquelle il existerait des « Swahili par excellence » ou « authentiques », ceux de la côte, les gens de l'hinterland étant assimilés à des usagers « cooptés » du swahili ; voir la discussion sur le débat littéraire tanzanien dans Joshua Madumulla, Elena Bertocini et Jan Blommaert, « Politics, Ideology and Poetic Form : The Literary Debate in Tanzania », *Language Ideological Debates*, édité par Jan Blommaert, Berlin, New York, Mouton de Gruyter, 1999, pp. 307-342.

<sup>10</sup> « Puisque le swahili est une langue officielle et aussi une langue nationale en Tanzanie et au Kenya et qu'une grande proportion de gens de ces deux pays parlent cette langue sans problème, tous sont englobés dans le groupe qui a reçu l'appellation de « Swahili ». Le critère utilisé ici est l'usage de cette langue dans la communauté de ces deux pays. Ainsi, même si un homme n'est pas tanzanien, kényan ou d'Afrique orientale, mais qu'il parle parfaitement le swahili, il sera appelé « Swahili » (p. 195). Cette définition prescriptive de la swahilité est hautement discutée, toutefois. On y revient un peu plus loin.

<sup>11</sup> Madumulla, Bertocini et Blommaert, « Politics, Ideology and Poetic Form... », op.cit.

en prise direct avec le monde social, parlant du peuple et pour le peuple, « miroir de la société » et « miroir de la vie » (p. 8), est traversée de part en part par le projet nationaliste associant une langue à une nation. Cette célébration d'un swahili réinventé est visible chez le grand romancier et poète Shabaan Robert (voir la traduction en français de son autobiographie dans le cadre de l'ANR Swahili, *Autobiographie d'un écrivain swahili (Maisha yangu)*, 2010, introduite par Xavier Garnier). Elle l'est aussi chez un auteur comme Mathias Mnyampala qui, inventeur du genre *ngonjera*, c'est-à-dire d'un type de poésie dialoguée, visait « la perfection de la langue pour développer le kiswahili, et renforcer l'unité nationale par la diffusion de masse de l'idéologie socialiste Ujamaa »<sup>12</sup>. La parution de l'autobiographie de Mathias E. Mnyampala par Mathieu Roy à partir d'un manuscrit inédit conservé par la famille de l'essayiste et poète tanzanien (voir Mathias Mnyampala, *Maisha ni Kugharimia*, édité par Mathieu Roy, 2013) permet, comme pour Shabaan Robert, de confronter les œuvres et les récits de vie des grands noms de la littérature tanzanienne de la post-indépendance.

Il est notable que la littérature et la recherche linguistique tanzaniennes qui font la part belle à l'inventivité langagière pour développer un nouveau swahili et qui promeuvent son enracinement continental face à ceux qui s'arc-boutent sur son caractère littoral sont arrimées au projet nyériste de construction nationale qui anime les vingt années de socialisme tanzanien au sortir de la colonisation. Une telle conception implique – et ces points aveugles sont rarement relevés – de réduire l'enracinement continental du swahili au territoire tanzanien : le swahili qui est imaginé, inventé, reterritorialisé dans ces travaux s'arrête aux frontières de la nation tanzanienne, gommant et même dénigrant les parlers swahili d'ailleurs, tels les swahilis de RDC (swahili de Lubumbashi, swahili de Bukavu) ou du Kenya, ou encore plus les parlers urbains émergents qui prennent leur source dans un swahili entièrement revisité. On pense au sheng de Nairobi, étudié par Aurélia Ferrari dans sa thèse parue sous le titre *Emergence d'une langue urbaine: le sheng de Nairobi* (2012), ou encore au *kiswahili cha mitaani*<sup>13</sup> (swahili de la rue) en plein essor en Tanzanie, mais fortement déprécié dans les discours épilinguistiques. Même le swahili de Zanzibar, pourtant langue de référence pour la construction du swahili standard, se retrouve dévalorisé et marginalisé par les intellectuels de l'université de Dar es Salaam qui prônent la « bantuisation » du lexique du swahili standard. Cette conception de la langue swahili se développe dans le contexte de l'« africanisation » des institutions du nouvel Etat tanzanien, mais s'ancre également dans une méfiance toute élitiste des pratiques populaires et quotidiennes de l'emprunt, du mélange, de la créativité orale spontanée. Pourtant, comme le rappelle Alain Ricard, « Qui produit le vocabulaire ? Un organisme officiel. Qui peut l'imposer ? L'usage ! » (p. 43). Ceci nous amène à un second point aveugle, celui de l'enjeu de novation qui se trouvait au cœur de la littérature tanzanienne dans les années qui ont suivi l'indépendance. Souvent mis en exergue au sein des études littéraires d'hier et d'aujourd'hui, cet enjeu de novation ne fut pas uniquement aux prises avec les enjeux littéraires du champ universitaire, comme le souligne Alain Ricard (p. 110), mais il est resté à la traîne de l'inventivité populaire et fut trop élitiste pour être aisément approprié par les gens, sans compter que la diffusion de la littérature savante dans la société tanzanienne fut entravée par de nombreux obstacles (système éducatif, médias, populisme d'Etat). Les points de passage entre le texte et la rue ne vont pas de soi, et on ne peut se contenter d'étudier les inventions langagières savantes si l'on veut penser plus largement les recompositions et transformations de la langue opérées dans et par les différents milieux socioéconomiques d'une société, encore moins les imbrications entre langue et politique.

Parmi la « nébuleuse swahili »<sup>14</sup> à partir de laquelle il est possible de revisiter de façon

<sup>12</sup> Mathieu Roy, « Poésie et philosophie d'expression swahilie en Tanzanie : vision et transformation du monde dans le Diwani de Mathias E. Mnyampala », *Cahiers d'Afrique de l'Est*, n°45, 2012, citation p. 46. Voir aussi la thèse de l'auteur, Mathieu Roy, *Mathias E. Mnyampala (1917-1969) : Poésie d'expression swahilie et construction nationale tanzanienne*, Paris, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 2013.

<sup>13</sup> Voir le numéro spécial « Lugha ya mitaani » (les langages de la rue) de *Swahili Forum*, n°13, 2006, édité par Usta Reuster-Jahn et Roland Kießling. Voir aussi les nombreux articles portant sur le hip hop tanzanien (ou *bongo flava*), qui use de ce swahili de la rue.

<sup>14</sup> L'expression est reprise du titre de l'article de Pierre Alexandre, « La nébuleuse swahili », in Marie-Françoise Rombi, *Le Swahili et ses limites : ambiguïtés des notions reçues*, Paris : Editions Recherche sur les Civilisations, 1989.

originale l'histoire du (des) swahili(s)<sup>15</sup> et cesser de les dénigrer au regard d'une langue standard érigée comme étalon de mesure unique, mais aussi d'explorer le statut actuel de ces langues à l'échelle de la grande région est-africaine et de rendre compte des positionnements identitaires qui se couplent à leurs usages, le swahili de Lubumbashi est un observatoire de choix. Plusieurs ouvrages de la série ANR Swahili s'y penchent, illustrant ce regard décentré qu'Alain Ricard appelle de ses vœux dans *Le kiswahili, une langue moderne* : contre des études focalisées sur le swahili standard, il s'agit d'étudier une variété du swahili qui est aujourd'hui suffisamment autonome et stable pour être considérée comme un parler indépendant<sup>16</sup> ; contre le tropisme côtier de la littérature scientifique sur le swahili, il est fécond d'aller observer les pratiques langagières à l'autre extrémité de la vaste zone swahiliphone est-africaine. Lubumbashi, capitale de la région du Katanga en actuelle République Démocratique du Congo (RDC), est cette autre extrémité. Dans *Le swahili de Lubumbashi : Grammaire, Textes, Lexique* (2014), Aurélia Ferrari, Marcel Kalunga et Georges Mulumbwa offrent une description linguistique (phonologique, morphosyntaxique, et lexicale) du swahili lushois qui permet de démontrer que cette langue est devenue un parler autonome par rapport au swahili standard, malgré une vernacularisation toujours en cours. L'ouvrage prend place au sein d'un corpus d'études bien étoffé sur les swahilis en Afrique de l'Est<sup>17</sup>. Les auteurs montrent que l'on ne peut plus dire aujourd'hui, comme ce fut le cas par le passé, que le swahili de Lubumbashi est un « charabia populaire qui n'a d'autres avenir que son déclin » (De Rop, 1960, cité par Ferrari, Kalunga et Mulumbwa, p. 108). L'existence de plusieurs manuels d'apprentissage de cette langue le prouve, tout comme le présent ouvrage qui propose un recueil de textes transcrits et traduits associés à un glossaire lexical détaillé. Les auteurs retracent aussi l'histoire du swahili de Lubumbashi pour rendre compte des différents processus historiques – entre impulsion coloniale et usages quotidiens – ayant fait d'une langue véhiculaire exogène un parler indépendant, aujourd'hui langue maternelle de nombreux Lushois.

L'ouvrage d'Etienne Damome et Emmanuel Kambaja, *Le kiswahili dans les médias audiovisuels de Lubumbashi : Usages et représentations* (2012) montre bien, à cet égard, que les médias sont des instruments majeurs de diffusion du swahili au Katanga au cours de ces dernières années. Le panorama des médias du swahili à Lubumbashi dressé par les auteurs vient pallier la quasi absence de cette question chez Ferrari, Kalunga et Mulumbwa (voir p. 131-132). L'étude menée combine le pôle de la diffusion, notamment par une sociographie des journalistes et de leur rapport au(x) swahili(s), et le pôle de la réception par un travail sur les attentes, les réactions et les représentations des auditeurs et téléspectateurs. Damome et Kambaja replacent le swahili standard et le swahili de Lubumbashi dans un paysage médiatique en développement dominé par l'audiovisuel (radio et télévision) qui, s'il est plurilingue ou diglossique<sup>18</sup>, privilégie l'usage du français non pas simplement parce qu'il est langue officielle en RDC mais parce qu'il jouit de son

<sup>15</sup> Alain Ricard indique que Massamba lui-même a étudié des variétés non côtières du swahili, notamment autour du lac Victoria, dans la ville de Musoma en Tanzanie (voir Massamba, *Kiswahili cha Musoma : Mwanzo wa Lahaja Nyingine ?*, 2006), in *Le kiswahili, une langue moderne*, p. 64.

<sup>16</sup> Les débats restent âpres, cependant, sur le qualificatif à utiliser pour désigner le swahili de Lubumbashi, initialement langue véhiculaire et exogène: « variété » de swahili, « créole », « dialecte », etc. Ces débats ne peuvent être dissociés d'enjeux politiques de construction et de légitimation politique, pendant la période coloniale (voir Johannes Fabian, *Language and Colonial Power : The Appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo, 1880-1938*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986) et jusqu'à aujourd'hui.

<sup>17</sup> Voir, au sein d'un large corpus, les textes classiques de Johannes Fabian, *Language and Colonial Power...*, op.cit. ; Walter Schicho, *Kiswahili von Lubumbashi : Sprachverwendung und Sprachwertung am Beispiel einer afrikanischen Grossstadt*, Wien : Afro Pub, 1980 ; Maurice Muyaya, *Le kiswahili de Lubumbashi: dynamiques socio-langagières et identité urbaine*, Lubumbashi, presses universitaires de Lubumbashi, 2010 ; ou encore Jean de Dieu Karangwa, *Le kiswahili dans l'Afrique des Grands Lacs : contribution sociolinguistique*, thèse de doctorat en linguistique, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales, 1995.

<sup>18</sup> Voir la discussion de Maëline Le Lay sur la situation de « diglossie » à Lubumbashi (« *La parole construit le pays* », 2014, présenté plus loin dans cette chronique) qui, au sein de cette série d'ouvrages issus de l'ANR Swahili, est la plus aboutie. L'auteure présente non seulement les débats des linguistes sur la question de la cohabitation et d'usage de différentes langues dans un même espace – et les concepts créés (« continuum diglossique », « diglossie enchâssée », « triglossie », « diglossie à fond multiple », etc.) pour dénommer ce type de situations – mais tout son travail consiste à montrer en quoi la diglossie peut être productrice de créativité langagière.

prestige de langue de culture ; les auteurs discutent aussi les usages de ces deux parlers swahilis dans un champ journalistique où l'emploi du français conditionne une carrière de réussite. Si la discussion sur les variétés de swahili utilisées dans les médias à l'Est de la RDC arrive trop tard dans l'ouvrage (p. 50-57), les deux auteurs soulignent pertinemment, à plusieurs reprises, que différents swahilis se côtoient, alternent, se mélangent parfois (sans compter les emprunts au français, à l'anglais et à d'autres langues congolaises de la région du Katanga). Un aspect important qui aurait dû être approfondi, alors qu'il est discuté presque en passant, est que l'emploi du swahili dans les médias peut être affaire d'engagement ou de militantisme, qu'il s'agisse du swahili standard ou du swahili de Lubumbashi, et qu'il y ait alternance codique et emprunts grammaticaux et lexicaux ou non. C'est ce dont témoigne la présentation trop succincte de deux « figures tutélaires » du swahili dans les médias lushois (p. 37-39), venant nuancer l'affirmation ultérieure, trop sommaire pour être juste, selon laquelle il y aurait « une tacite adéquation entre la langue des médias et celle du public » (p. 74). Si le swahili standard reste perçu par les Lushois comme plus prestigieux que le swahili de Lubumbashi, qualifié de « facile » voire de « déformé », « faux » ou « méprisable », l'étude des pratiques langagières quotidiennes et des usages dans les médias laisse apparaître que ce dernier se situe sur une trajectoire ascendante de visibilité, de prestige et de légitimité : sa valorisation est un effet de sa vitalité, comme le soulignent fort justement Ferrari, Kalunga et Mulumbwa (p. 134). Cette thèse qui illustre combien une approche de la langue à partir de cas qui, dans les études swahili orthodoxes, sont conçus comme étant à la marge, apporte une compréhension nouvelle sur la diversité et la créativité des parlers swahili.

On est gêné, toutefois, de voir le thème de l'identité traité de façon lapidaire dans ces différents ouvrages. L'équivalence postulée entre usage de la langue et sentiment d'appartenance repose sur un ensemble de prémisses rarement exposés au lecteur, encore moins soutenus par des références anthropologiques et sociolinguistiques adéquates pouvant soutenir le propos. On trouve chez Ferrari, Kalunga et Mulumbwa une formulation qui donne à voir un postulat d'autant plus contestable qu'il gomme indéniablement, toute à la fois, la multiplicité des pratiques langagières et des parlers que ces pratiques mobilisent, et la fluidité des modes d'identification individuels ou collectifs associés aux pratiques linguistiques, qui ne peuvent être saisis qu'en contexte : « On peut (...) postuler l'existence d'un cycle allant de l'appropriation d'une langue véhiculaire à sa vernacularisation, accompagnée de sa transformation et de sa transmission, pour aboutir enfin à l'apparition d'une nouvelle identité culturelle et d'un nouveau 'peuple' » (p. 8). Cette téléologie linguistique, qui semble associer whorfisme et écologisme linguistique, est sous-tendue par les mêmes hypothèses que celles qui sont au soubassement des idéologies linguistiques nationalistes faisant équivaloir langue et nation. Une telle conception ne surprend pas chez Massamba, un auteur engagé dans la promotion d'une idéologie nationaliste assise sur l'idée que l'identité nationale officielle devrait être soutenue par un unique répertoire linguistique à l'intérieur de frontières où régnait précédemment l'hétérogénéité linguistique. L'auteur défend donc le projet linguistique du nouvel Etat-nation tanzanien au sein duquel le swahili devra être vernacularisé, par des politiques de standardisation et de diffusion, pour pouvoir devenir la langue véhiculaire quotidienne de l'ensemble de la population et, par contrecoup, un support d'identité nationale. Le swahili n'est pourtant pas un huis clos dénotatif – formé par une grammaire et un dictionnaire « fabriqués dans les bureaux » –, encore moins l'unique cadre identitaire des Tanzaniens qui vivent leurs appartenances sur un mode imbriqué ou emboîté, et la langue dans toute son hétérogénéité. Certes, dans le cas du swahili de Lubumbashi, les auteurs ne parlent pas d'identité « nationale » mais d'identité « locale », à l'échelle de la ville, parfois de la région du Katanga. De même, dans le cas des swahilis de la rue ou des parlers urbains émergents, il s'agit de l'identité de la jeunesse, ou celle des quartiers populaires et des défavorisés. Mais il aurait été souhaitable que les études ici discutées, plutôt que tendre vers des généralisations contestables sur les rapports entre langue et identité, rendent compte avec finesse de ces différentes échelles, espaces et milieux d'identification, en association avec les divers des parlers qui cohabitent et s'imbriquent, parfois s'opposent.

Deux autres ouvrages témoignent de la vitalité du swahili de Lubumbashi dans le domaine des arts : *Chanter l'existence : la poésie de Sando Marteau et ses horizons philosophiques* (2012)

d'Alena Rettová, et « *La parole construit le pays* ». *Théâtre, langues et didactisme au Katanga (République Démocratique du Congo)* (2014) de Maëline Le Lay, issu de la thèse de l'auteure. D'une langue de communication utilisée dans l'industrie minière et les usines, dans l'administration coloniale et dans certaines écoles missionnaires, le swahili de Lubumbashi est devenu une langue d'écriture et de performances artistiques, même si les auteurs recourent en permanence à des alternances codiques avec le français ou le swahili de Tanzanie, parce qu'ils seraient toujours, de l'avis d'Alena Rettová, « fascinés et inspirés par la culture swahili de la Côte » (p. 42) – une affirmation qui nécessiterait une enquête approfondie, toutefois. Alena Rettová s'intéresse moins à la langue<sup>19</sup> elle-même qu'au contenu des œuvres de Sando Marteau, poète, chanteur et acteur, ancien metteur en scène du groupe d'artistes de la Troupe Théâtrale Mufwankolo<sup>20</sup> à Lubumbashi, dont la carrière en solo débute en 2008 ; elle cherche à démontrer, à travers l'identification des grands thèmes traités par l'artistes dans un corpus rassemblant 76 chansons composées entre 1996 et 2010 (identité, voyage, souffrance, famille, etc.), que l'œuvre de Marteau relève d'un « existentialisme implicite », parce que cet artiste-philosophe parle de la fragilité de la vie face à la souffrance et l'angoisse, de l'aliénation à soi qu'elle induit, de la quête d'authenticité qu'elle provoque (p. 126-136). Dans « *La parole construit le pays* », Maëline Le Lay adopte une approche elle-aussi centrée sur la production des textes et des performances ayant trait à ce qu'elle nomme le « théâtre didactique » du Katanga ou « théâtre de sensibilisation », à savoir un théâtre « ayant vocation à instruire » (p. 14) mais aussi à transformer la société et l'individu, à améliorer les conditions de vie et favoriser le développement de tous. Si ce projet théâtral est proche des intentions du *Theatre for Development (TfD)* né en Afrique australe dans les années 1970 « tourné vers le public (afin de) transformer ce dernier en acteur de sa propre vie à partir de la performance » (p. 334), il est aussi héritier d'une littérature « édificatrice » et moralisante produite par le champ religieux. L'auteure retrace l'émergence de ce théâtre didactique en RDC et le replace au sein d'un « discours didactique » qui traverse tous les genres artistiques. Contre une approche de l'art pour l'art, les artistes congolais partagent un ethos pour un art engagé et engageant, se percevant comme des acteurs du développement (p. 171). Surtout, Maëline Le Lay montre comment dramaturges et comédiens – que ce soit dans la rue, pour la télévision ou dans des salles de spectacles – jouent de la situation de diglossie français/swahili à Lubumbashi, alternant et mélangeant les langues, traduisant les proverbes et dictons d'une langue à l'autre, empruntant des termes et hybridant leurs lexiques, usant enfin de congolismes involontaires ou recherchés pour leur effet humoristique ou moqueur. Dans ce jeu sur les langues de Lubumbashi se donne à voir l'« important pouvoir de création verbale » des artistes (p. 329). L'étude de l'auteure démontre une nouvelle fois que le swahili de Lubumbashi, à l'encontre de ce qui s'entend dans les discours épilinguistiques faisant de cette langue un avatar dégénéré du swahili standard ou un pis-aller populaire face à une langue française magnifiée, est bien là, installé et enraciné dans la vie de Lubumbashi. Elle montre aussi que le fervent succès du théâtre de sensibilisation auprès des différentes couches sociales lushoises doit beaucoup à la vitalité langagière qui le caractérise – une vitalité qui reflète et influence tout à la fois la créativité quotidienne et spontanée de la rue.

Ces deux derniers ouvrages répondent à l'interpellation d'Alain Ricard d'orienter les études sur le swahili vers « une ethnographie de ses pratiques d'écriture et de création verbale » (Ricard, p. 139). Mais ils le font en fixant le regard sur le versant de la production, tenant à distance la question des publics, de la réception, de l'imbrication entre la scène et la rue, et en se focalisant sur des catégories de populations qui ont fait de la langue, en texte et/ou en acte, leur profession. C'est donc l'innovation littéraire, théâtrale qui est mise à l'honneur. Certes, contrairement au roman ou à

<sup>19</sup> Si Alena Rettová souligne que le swahili de Sando Marteau rend compte du continuum linguistique existant à Lubumbashi, entre swahili standard et swahili de Lubumbashi, elle indique pourtant que l'artiste use peu d'alternances codiques, contrairement aux usages populaires de cette langue (pp. 47-53).

<sup>20</sup> Sur le groupe Mufwankolo, voir plus particulièrement Johannes Fabian, *Power and Performance. Ethnographic Explorations through Proverbial Wisdom and Theatre in Shaba, Zaire*, Madison, London : University of Wisconsin Press, 1990 et Walter Schicho, *Le Groupe Mufwankolo*, textes enregistrés et édités par Walter Schicho en collaboration avec Mbayabo Ndala, Wien : Afro Pub, 1981.

la poésie qui, en Afrique, restent confidentiels, le théâtre est perçu comme « populaire », et la langue usitée semble se détourner de l'élitisme pour, au contraire, « descendre dans la rue (et) drivailler dans les faubourgs en quête d'une hypothétique revitalisation », pour reprendre le termes de Xavier Garnier<sup>21</sup>. Mais les ressorts même de cet « encanaillement de la langue », les points de passage et les circulations entre la scène et la rue restent méconnus. Cela est manifeste chez Alena Rettová qui défend l'idée que, dans les études littéraires et l'interprétation philosophique, il est légitime d'étudier le texte « extrait de son contexte » parce que ces disciplines se préoccuperaient moins des « multiples implications du texte dans les réseaux sociaux et politiques actuels » que de « les transcender » (p. 186-187). La « force d'interpellation » que l'auteure attribue alors à la poésie de Sando Marteau est-elle celle que l'auteure voit, ou celle que ses publics y trouvent ? Celui qui a vocation à faire œuvre de sciences sociales ne peut se dérober à cette question. Le propos est bien plus nuancé dans le travail de Maëline Le Lay qui, bien que centré sur les textes et les intentions auctoriales dont ils découlent, replace ceux-ci dans le contexte de leur production et de leur performance. Le public, toutefois, apparaît uniquement sous les traits d'un ensemble d'attentes et d'appréciations imaginées par les artistes étudiés par l'auteure, jamais comme les acteurs d'un processus créatif dialogique qu'une ethnographie aurait pu dévoiler. Des ouvrages majeurs balisent pourtant la voie d'une anthropologie de la textualité et de la langue en acte qui embrasse, d'un même mouvement, auteurs et publics<sup>22</sup>. Pour prendre le cas de la musique, on peut citer *Rumba Rules*, de Bob White<sup>23</sup>, qui montre comment la production musicale congolaise ne peut échapper à la politique : elle est contrainte par elle, elle en est imprégnée. Pour mettre en lumière cette imbrication des arts et du politique, il est nécessaire de saisir ceux-ci en performance, donc dans un rapport au public, et non de les traiter de manière isolée. C'est une même approche que défend Kelly Askew dans son ouvrage *Performing the Nation : Swahili Music and Cultural Performance in Tanzania* (2002)<sup>24</sup> sur la musique taraab du littoral tanzanien. Non seulement Kelly Askew « déterritorialise » le taarab hors de Zanzibar, mais elle montre comment ce genre musical, et les thèmes qu'il aborde dans le contexte post-indépendant d'une injonction au *nation building*, est le fruit d'une co-production entre des artistes et un public<sup>25</sup>. Enfin, sans vouloir prôner un populisme anthropologique, l'inventivité et les recompositions verbales dans les bars, dans la rue et sous les toits de chaume par des individus ou des groupes n'ayant pas fait de la langue une profession, qui hantent les travaux en études littéraires, restent foncièrement peu étudiées. Ceci s'explique sans doute par le fait que saisir ces pratiques langagières en situation d'interlocution implique l'immersion et le temps long de l'enquête de terrain, sans compter la complexité de la constitution d'un corpus sur le vif et hors l'écrit<sup>26</sup>.

On rangera à part l'ouvrage de Nathalie Carré, *De la Côte aux confins. Récits de voyageurs swahili* (2014) au sein de la série des ouvrages de l'ANR Swahili<sup>27</sup> en raison de la période historique dont il traite. L'auteure, qui entreprend de « repartir sur les traces des caravanes » comme le titre du chapitre introductif l'annonce, a pour ambition de changer le regard sur une histoire bien connue, celle des caravanes qui sillonnent l'Afrique de l'Est pour échanger tissus, fusils et poudre contre esclaves et ivoire. Pour cela, elle s'empare d'autres matériaux que les récits bien connus des explorateurs du XIX<sup>ème</sup>, et en offre au lecteur leur première traduction en langue française. Face aux épopées impériales des grands explorateurs tels Burton, Speke, Cameron, Thompson ou

<sup>21</sup> Xavier Garnier, « Langues des rues, langues des livres : les questions en débat », *Notre Librairie*, « Langues, langages, inventions », juillet- septembre 2005, p. 66-71.

<sup>22</sup> Sur la mise en texte des performances orales, voir les travaux incontournables de Karin Barber, notamment *The Anthropology of Texts, Persons and Publics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

<sup>23</sup> Bob White, *Rumba Rules : The Politics of Dance Music in Mobutu's Zaire*, Durham: Duke University Press, 2008.

<sup>24</sup> Kelly Askew, *Performing the Nation: Swahili Music and Cultural Politics in Tanzania*, Chicago et Londres : University of Chicago Press, 2002.

<sup>25</sup> Voir aussi Laura Edmondson, *Performance and Politics in Tanzania. The Nation on Stage*. Bloomington IN : Indiana University Press, 2010.

<sup>26</sup> Un tel travail est par exemple entrepris par Nathaniel Gernez, « Kiswahili et langues locales : premières observations de terrain sur les usages du plurilinguisme en Tanzanie », *Cahiers d'Afrique de l'Est*, n°45, 2012, pp. 29-37.

<sup>27</sup> Voir ma recension détaillée de l'ouvrage de Nathalie Carré dans la revue *Afrique contemporaine* (à paraître).

Livingstone, ce sont les récits de voyages de quelques voyageurs swahili, « compagnons obscurs »<sup>28</sup> des explorateurs européens, qui sont mis sur le devant de la scène. Ces récits, les *Safari za Wasuaheli*, ont été collectés par le linguiste Carl Velten, traducteur officiel du gouvernement impérial de l’Afrique orientale allemande (*Deutsch Ostafrika*) de 1893 à 1896, auprès de quatre principaux informateurs, tous des enfants de bonnes familles swahili musulmanes de la côte, éduqués et lettrés dans leur culture d’origine, des *waungwana* (gentlemen) : Mtoro bin Mwenyi Bakari, Sleman bin Mwenyi Chande, Abdallah bin Rachid et Selim bin Abakari. Ils ont été soit écrits directement, sous la forme d’autobiographie, soit retranscrits par Carl Velten après de longs entretiens – la langue d’écriture ou de narration orale étant dans chaque cas le swahili, alors lingua franca le long des axes caravaniers. Si ces récits ne sont pas inconnus des historiens de l’Afrique de l’Est, ayant été traduits en allemand et en anglais, ils restent méconnus dans les études swahili francophones. Par ailleurs, certaines de leurs traductions antérieures ont amputé les récits de clés de lecture essentielles, un biais que la traduction des récits originaux en français par Nathalie Carré vient corriger. L’ouvrage trouve donc sa place dans la série de traductions que le programme ANR a rendu possible avec l’objectif de donner accès à des écrits en swahili majeurs mais peu visibles – ici des textes anciens, qui plus est fortement originaux dans le paysage textuel en swahili puisqu’il s’agit de « témoignages à hauteur d’homme » (p. 44) – à un lectorat français non swahilophone. Mais ces *Safari za Wasuaheli* forment aussi une masse documentaire sans pareil qui renseignent sur les modalités des contacts accrus entre les différentes unités sociopolitiques indigènes de l’intérieur mais aussi avec la culture arabo-swahili que ces voyageurs portent avec eux, et les transformations et appropriations des langues mises en contact par le biais du commerce caravanier, en premier chef le swahili.

Les autres ouvrages qui ont résulté de l’ANR Swahili s’inscrivent tous, de près ou de loin, dans une approche du swahili qui valorise son caractère continental, populaire et créatif et dans une démarche visant sa diffusion et sa promotion auprès du public francophone et swahilophone. Ainsi, *J’apprends le Kiswahili* (2012) d’Aurélia Ferrari et d’Irène Brunotti, manuel d’apprentissage, à ceci de novateur qu’il vise à enseigner « le swahili tel qu’il est parlé aujourd’hui en Tanzanie » (p. 5), plus que le swahili standard ou le swahili de Zanzibar<sup>29</sup>, et selon une approche communicative qui s’appuie sur des dialogues authentiques. Le corpus proposé est tiré de scènes extraites du film *Bongoland II* de Josiah Kibira (2008, 120 mn) disponibles sur le DVD qui accompagne le livre. Des traductions du swahili au français donnent accès à des œuvres majeures de l’histoire littéraire en Tanzanie. On doit à Xavier Garnier les traductions des récits initiatiques *Nagona* et de *Mzingile* du grand romancier Euphrase Kezilahabi dans un ouvrage paru chez Confluences (2010). Les traductions de *Le roi s’amuse* (*Michezo ya Mfalme*) de Victor Hugo et de *Les règles du savoir vivre dans la société moderne* (*Kanuni ya Kuishi Maisha ya Kisasa*) de Jean-Luc Lagarce par Marcel Kalunga Mwela-Ubi, rassemblées dans un ouvrage unique paru chez l’éditeur Mkuki na Nyota (2013), en sont presque le pendant. L’ouvrage est précédé d’un avertissement de Walter Bgoya, directeur de Mkuki na Nyota, invitant le lecteur tanzanien à ne pas se laisser décontenancer par le swahili utilisé pour cette traduction, celui de la RDC. Cette précaution signale derechef combien le swahili standard reste, pour les Tanzaniens, l’unique « vrai » swahili, encore plus lorsqu’il s’agit de littérature. Deux maisons d’édition ont principalement accompagné le projet de l’ANR Swahili, Karthala en France et Mkuki na Nyota en Tanzanie, permettant de constituer des fonds conséquents sur le swahili chez chacune d’elle. Enfin, on notera l’ouverture de l’ANR Swahili vers d’autres supports de diffusion que les parutions écrites. Les photographies de John Kiyaya, photographe tanzanien découvert par Jean Rolin lors d’un voyage en Tanzanie, sont ainsi rassemblées dans un ouvrage accompagné des textes de John Kiyaya lui-même ainsi que de Jean Rolin, Alain Ricard, Kapwani Kiwanga, François Bart et Walter Bgoya, le tout en français, en anglais et en swahili (voir Walter Bgoya et al., *John Kiyaya, Mpiga Picha Mtanzania na Watu wa Ziwa Tanganyika / Un photographe tanzanien avec les gens du Lac Tanganyika / Tanzania Photographer and People of*

<sup>28</sup> Donald Simpson, *Dark Companions: The African Contribution to the European Exploration of East Africa*, Londres : Paul Elek, 1975.

<sup>29</sup> Odile Racine-Issa, *Le swahili sans peine*. Paris : Assimil, 1998.

*Lake Tanganyika*, 2013). Ces photographies, principalement des portraits et scènes de vie pris sur le vif ou posés, illustrent le quotidien des villageois et pêcheurs du sud du lac Tanganyika, région d'origine du photographe. Le film documentaire a aussi été convoqué dans « Kiswahili: Lugha Bila Mipaka » (« Le swahili : une langue sans frontières », 49'30", 720×576, 16/9, avril 2012), sous-titré en français. Il témoigne de la cohabitation non exempte de tensions entre les différents swahili d'Afrique de l'Est, des hiérarchies implicites entre la Tanzanie et le Kenya, entre le littoral est-africain et l'arrière-pays, entre la langue des écrivains et des poètes et le parler de la rue. Ces hiérarchies reflètent des trajectoires nationales post-indépendantes radicalement différentes et des ruptures historiques dans les espaces de l'hégémonie politique et culturelle en Afrique de l'Est.

BROUILLON